



Les belles histoires de nos mères

- 9 -

Les aventures de l'Ernesse

sur la photo : Madame Marie Marcel, née Blondlot. Originaire de Hesse, Marie Blondlot épousa Paul Marcel, lui-même natif de Hesse. Le couple eut deux filles, Paulette et Odile, ainsi qu'un fils, Paul, lequel demeure à Hesse. Marie Marcel eut onze petits-enfants, parmi lesquels les Hessois Marie-Odile Zdravic, Hubert Risch, Marie-Paule Kuvi et Gérard Marcel.

- Paraîtrait que l'Ernesse a vendu la méson de famille et la forche de son frère, le Léyon. C'est le facteur qui m' l'a dit, il est toujours bien renseigné, note facteur, vous direz pàs le contraire. A un Soukmann de Nidreville⁽¹⁾. Yaurait pu qu'à signer chez le notaire.
- Main-nant qu' i' vit vers Nancy, l'Ernesse, avec le vivre et le couvert assurés jusqu'à la fin d' sa vie, pour sùr qu' il a pu besoin d' la vieille baraque oussque son frère vivait, et encore moins d' la forche de sui-ci au Kalichpéry⁽²⁾.
- Moua, à sa place à l'Ernesse, j'y aurais foutu le feu à la forche du Léyon et encore à la méson. Ça vaut pàs tripette tout ça ! Surtout qu' il a pàs besoin de ces trois sous-là pour garnir sa goyotte⁽³⁾, alleye ! Son prince, à l'Ernesse, i' roule sur l'or à c' qu'on dit.
- SON prince, comme t'y vas !
- Eh beng ! oui, va, c'est SON prince à l'Ernesse ! S'il lui avait pàs rendu un fier service, l'Ernesse, au prince de Beauvau-Craon⁽⁴⁾, il en serait pas là au jour d'aujourd'hui, note Ernesse ! Pour sùr, c'est qu'un prêté pour un rendu que vous allez me dire ... Mais éte logé au château d'Haroué jusqu'à la fin d' ses jours avec en plus une belle rente, je dirais pàs non, moi !
- Il a la belle vie main-nant, l'Ernesse, pour sùr, mais ça a pàs toujours été rose pour lui, alleye ! D'autant plusse qu'il est né aveugle, le pôfe, faudrait pàs l'oublier, même si i' voit comme vous et moi au jour d'aujourd'hui. Et il avait une sâprée carne de frère⁽⁵⁾, namm⁽⁶⁾, si tout c' qu'on dit est vrai.
- Oui, mais essque c'est vrai ?
- Pour vrément savoir la vraie vériteye, faudrait d'mander à la grante Mariette. Ê sait tout sur tout l' monte à Hesse. Ê connaît tous les secrets et tous les remèdes, tant ceux du bon Dieu que ceux du Malin. Et c' qu'ê sait pàs, ê le devine. Et elle a pàs sa langue dans sa poche, surtout quand elle a descendu quéques p'tits verres de chnique⁽⁷⁾ !
- J'ai une idée : et si on lui disait de v'nir à la veillée, à la grante Mariette ? Justement que c'est chez nous demain soir. Et ma femme, elle est comme cul et ch'mise avec elle, toujours à s' raconter leurs

grantes afféres. J' m'en vas lui dire de parler à la Mariette. Venez dong tous les trois aussi, et am'nez vos femmes avec ! On s'ra une pére⁽⁸⁾ autour du poêle et on pourra causer. Alleye, j' m'en vas chez nous, c'est l'heure d' la soupe !

– Alors à d'main soir, Jules, je s'rai des vôtres ! *dit le Charles Martin.*

– Encore moua ! *annonça le Pierre, son frère.*

– Et moua aussi, *promit l'Albert Goujon,* mais c'est pàs sûr que la Louise viendra avec ! Elle a un hékseu-schouss⁽⁹⁾ depuis hier, et elle arrife pu trop bien à s' lever du lit.

Les quatre hommes devisaient ainsi à l'auberge du père Célestin, chacun sirotant sa topette⁽¹⁰⁾ de vin rouge. Le lendemain soir, le Jules accueillit ses compagnons et leurs épouses, les priant de s'installer sur les sièges disposés autour du grand poêle en faïence de Sarreguemines qui trônait au milieu de la chambre du fond⁽¹¹⁾. D'autres Hessois arrivèrent en même temps qu'eux, parmi lesquels la grande Mariette.

– A la bonne heure ! V'là la Mariette qui est des nôtres pour la veillée ! Eh beng ! j' m'en vas vous dire, à vous tousse qu'êtes là autour de mon poêle qui me vient de ma grand grand-mère⁽¹²⁾, que c'est un honneur pour moua, Jules Cabouret, d'avancer mon vieux fauteuil Voltaire près du feu et de l'offrir à la grante Mariette ! Prenez place, Madame !

– Mais c'est pàs la peine, voyons, Jules, une chaise me suffira bien !

– Ah ! Mariette, vous allez me vexer si vous refusez mon fauteuil ! Ce s'rait peut-éte qu'il est pàs assez confortâpe pour vote auguste arrière-train ?

– Mais ... mais j'ai pàs dit ça !

– Voyons, Jules, sois résonnâpe et ne hékse pàs⁽¹³⁾ la femme-là ! *déclara alors son épouse, la Clémence.* Viens, ma bonne Mariette, mets-toua assis dans le fauteuil et n'en parlons pu. Comme t'es la celle qui porte le plusse d'années sur les épaules, t'as droit à la meilleure place dans mon logis. Venez, les aûtes femmes, mettez-vous du côté-ci, et les hommes mettez-vous vers là, comme ça on pourra mieux se parler.

– Les mâles enseme, et les femelles pareil, comme à l'église ! *dit le Jules en éclatant de rire.* C'est qu'on mélanche pàs les torchons et les serviettes chez la Clémence, zavez vu ?

– Et qui qu' c'est les torchons ? Et qui qu' c'est les serviettes ? *demanda finement le Joseph Louvois, le voisin des Cabouret.* Moua, ça m' gên'rait pàs d'éte un torchon, vu qu'un bon gros torchon frotte tous les jours le cul des pelles⁽¹⁴⁾ et des cocottes !

– Joseph, pour l'amour du ciel, ne commence pàs avec tes âties⁽¹⁵⁾ ! *murmura sa femme, les joues en feu.* Te m' fais honte de parler comme ça !

– Laissez-le, va, Thérèse, i' fait pàs d' mal vote homme ! *continua le Jules.* Faut bien rire un peu par les temps qui courent. Tiens, j' m'en vas vous en raconter une. C'est l'histouâre de l'âne qui pète trois fois. Quelqu'un la connaît ? Personne ? Alors, oualà ...

Un jour, le facteur s'en allait sur son vélo vers Chnèquebèche⁽¹⁶⁾. Arrivé près du bois des Danobre, i' troufe mon Jean-Batisse en train d'élaguer un arpe. Voyant qu'il était assis à califourchon sur la branche qu' il était en train d' scier avec sa p'tite soyotte⁽¹⁷⁾, le facteur lui dit comme ça : « Avant cinq minutes, te tomb'ras par terre ! » Le Jean-Batisse, qu'avait une cervelle grosse comme un p'tit pois, namm, i' hausse les épaules et i' continue d' scier ... et c' qui d'vait arriver arriva : v'là la branche qui s' détache et qui tombe ... et mon bonhomme avec, qui se retroufe par terre, les quate fers en l'air. Eh beng ! ça alors, qu' i' s' dit le Jean-Batisse, le facteur m'a prédit que j'allais tomber dans cinq minutes. Et v'là qu' c'est fait ! Pour sûr qu'il est voyant ! J' m'en vas lui d'mander aute chose, on verra bien !

Comme le facteur s'était arrêté pour pisser un peu plus loin, le Jean-Batisse le rejoint et lui dit : « Facteur, j' parie que vous zêtes voyant ! Dites moua ouâr : quantesse que je mourrai ? » Et le facteur de lui réponde, pince sans rire : « Te mourras quand ton âne aura pété trois fois. »

Jésus, Marie, Joseph ! qu' i' s'essclama note nigaud qui connaissait les défauts d' sa bourrique. J'ai pu grand temps à vife ! Et, à partir du moment-là, le Jean-Batisse a mis sa bête à la diète, le privant des tournipsses⁽¹⁸⁾ qui auraient pu provoquer c' qu' i' redoutait. Malgré ça, deux jours plus tard, alors qu' i' lui passait la brosse sur la croupe, le bourricot a lâché un bruit qui a mis son maîte dans tous ses états. L'homme a redoublé de soins pour la bête, mais il a eu beau fére, le lendemain, l'âne a pété

une deuxième foua. Avant que n'arrive le troisième pet, le Jean-Batiste a décidé d'enfoncer un bon gros bouchon d' paille dans le trou d' balle de son baudet, poussant et poussant autant qu' i' pouvait pour boucher l'orifice.

Et pis mon Jean-Batiste s'en est allé au bois avec son âne. En fin d' journée, il a attaché un fagot de branches mortes sur le dos d' la bête, et tous les deux ont repris le chemin de Hesse, l'âne devant et le bonhomme derrière. Tout d'un coup, la bourrique s'a arrêté net et a fait un tel effort que v'là l' bouchon esspulsé comme un boulet d' canon, avec un fracas du tonnerre, allant frapper le Jean-Batiste en pleine poitrine. Sui-ci a tombé à la renverse dans le fossé, en se disant tout bas : Sainte mère de Dieu ! Me v'là mort ! Le facteur l'avait prédit !

Quand ses parents ont vu rentrer l'âne tout seul à l'écurie, i' zont compris qu'un accident était arrivé à leur fils unique. Alors, vite, i' se sont mis en route vers la forêt des Danobre. Arrivés dans le bois, comme i' se chamaillaient pour saouâr quel chemin suivre, i' zont tout d'un coup entendu une p'tite voix qui disait : « Moi, de mon vivant, je prenais toujours le ch'min qui va sur la droite. » Les brafes gens se sont dépêchés d'aller ouâr qui c'est qui leur parlait ainsi, et i' zont reconnu leur Jean-Batiste qu'était tânné⁽¹⁹⁾ sur le dos dans le fossé, de tout son long, les yeux fermés, les bras collés le long du corps. I' zont eu tous les pénes du monte à lui fére admette qu'il était pâs mort, mais bel et bien vivant. « Le facteur peut pâs se tromper, qu' i' disait à ses père et mère, le Jean-Batiste, pissque c'est un voyant ! »

– Ha ! ha ! ha ! *explosa aussitôt le Charles Martin*, ça aurait bien pu éte le note de facteur qui a parlé comme ça au Jean-Batiste-là ! C'est qu' c'est un voyant lui aussi, note facteur, vous le savez, namm ?

– Quesse te veux dire par là ?

– Je veux dire par là qu' i' voit et qu'il entend beaucoup d' choses quand i' passe chez les gens d' Hesse, le facteur, surtout qu' i' se fait pâs trop prier pour rentrer dans la cuisine et prente une chaise, jusse le temps de s'envoyer un p'tit coup d' rôuche derrière la cravate. Tenez, pâs plus tard que hier, il a v'nu chez nous m'apporter ma pension. Et i' nous a raconté, à nous deux d' la Ginette, pendant qu'on trinquait, qu'il avait entendu dire que l'Ernesse aurait vendu la méson d' famille et la forche du Léyon à un Soukmann de Nidreville. Main-nant, allez saouâr si c'est vrai !

– C'est bien possipe, *dit le Jules*. Je m' suis laissé dire que l'Ernesse aurait été vu près d' la forche, au Kalichpéry, sortant d'une limousine tout nouâre, avec tous des autres gens d' la ville. Une limousine avec chauffeur à kèsquette, s'il-vous-plaît ! Bien vêtu qu'il était, à c' qu'on m'a dit, avec un chapeau mou et un long manteau. Un vrai monsieur !

– Et dire qu' i' ya pâs deux ans i' tirait le diâpe par la queue dans la vieille mâsure en ruines que son frère et lui tenaient de leurs parents. Pour sû qu' i' mangeaient pâs tous les jours à leur faim, le Léyon et lui !

– N'empêche qu'il avait toujours l'air heureux, l'Ernesse, quand on le rencontrait. Jamais à s' plainte, toujours content. Un aûte qu'aurait été aveugle comme lui aurait râminé⁽²⁰⁾ tout la sainte journée, mais pâs lui, non, pâs lui.

– Et il en savait des choses, même s' i' voyait pâs ! Fallait l'entente parler des oiseaux ! Le pinson, la mésange, la sittelle, la bergeronnette, le moineau, le crâ ou l'éguesse⁽²¹⁾, i' les reconnaissait tousse, rien qu'à leur chant.

– Quand on pense à c' qui lui a arrivé, c'est comme des miracles ! Le v'là qui voit, qu' est riche, et qui habite dans un château ! I' lui manque pu qu'une belle p'tite femme pour éte heureux, comme dans les contes de fée.

– Eh beng ! i' l'a trouvée la belle p'tite femme, et i' va s' marier bientôt, *déclara alors soudain la grante Mariette*. C'est lui-même qu' a v'nu m' l'annoncer. Le mariâche se f'ra début jun⁽²²⁾ au château d'Haroué, en présence du prince de Beauvau-Craon. La future, c'est une dame de compagnie d' la princesse.

– Mong, Mariette, mais te m'avais encore rien dit ! *s'exclama la Clémence*. Depuis quand que t' sais la nouvelle ?

– Depuis deux jours. L'Ernesse a v'nu chez moua le même jour qu'il a v'nu avec le notaire pour la vente d' la forche du Léyon. Si personne l'a vu, c'est passqui faisait nouâre nuit. Il a fait qu'entrer et sortir, mais i' m'a promis qu' i' viendrait bientôt me présenter sa bonnamie. Il était si heureux de m'apprente la nouvelle !

– Pour sû ! L'Ernesse, c'est un peu comme le râce⁽²³⁾ que t'as pâs eu ...

– Oui, Clémence, t'as bien dit ! J' m'ai occupée d' lui à la mort de sa mère, vu qu'il avait que cinq ans et qui yavait personne pour l'élv'er, si c' n'est son frère le forgeron, plus vieux que lui de douze ans. C'

qui fait qu'on a toujours été proches, l'Ernesse et moua, et qu'on parlait beaucoup ensempe, de tout et de rien. Qué gentil gamin !

– Te lui auras sûrement appris tes recettes de plantes qui guérissent et tes tours de rebouteuse, namm ouâr⁽⁶⁾. Et lui, l'Ernesse, essqu' i' t'aurait pàs raconté comment qu'il a retrouvé la vue et tout le reste de son histouâre pàs possipe ?

– l' m'a tout dit. Et je sais même des choses qu' i' m'a pàs dit et qu' i' sait pàs lui-même.

– Eh beng ! alors, Mariette, c'est le moment de nous confier c' que vous savez, *s'empessa de déclarer le Jules Cabouret, grand curieux devant l'Eternel*, sauf bien sûr si c'est un secret !

– Ya pàs d' secret. Mais je sais pàs si ça intéresse tout l' monte qu'est là autour du feu !

Des protestations fusèrent aussitôt, tant du côté des femmes que de celui des hommes, chacune et chacun assurant la grante Mariette que les aventures d'Ernesse l'aveugle étaient du plus haut intérêt. Lorsque le Jules eut rempli le fourneau de charbon et que la Clémence eut généreusement distribué aux uns et aux autres la mirâbelle et les liqueurs, l'amie d'Ernesse se mit à raconter ...

« L'Ernesse, il a encore main-nant les gestes lents et la démarche un peu gauche de l'aveugle qu'il a été pendant bien longtemps. Et quand i' parle des rencontres merveilleuses qu'il a fait ya pàs si longtemps, le souvenir du Léyon, son frère aîné, lui vient aussitôt et les larmes lui remplissent les yeux. C'est passqu' i' sait pàs tout, le pôte, et c'est tant mieux pour lui.

Les deux frères se ressemblaient pàs du tout. Le Léyon, c'était un gaillard solide comme un chêne, bâti comme un ours, avec des épaules larches comme le poitrail d'un tône⁽²⁴⁾. l' travaillait à la forche de son père depuis qu'il était capâpe de lever un marteau. Quand son père est mort, c'est le Léyon qu'est dev'nu le forgeron de Hesse. l' manquait pàs de travail et vivait d' son métier, battant le métal du matin au soir. Quand i' raccrochait son grand tâbier en cuir, i' passait par l'auberge du père Célestin pour y descente une bonne demi-douzène de d'mis avant de rentrer chez lui, oussque son jeune frère l'attendait.

Le Léyon avait douze ans quand l'Ernesse a v'nu au monte. Aveugle de naissance et aussi maigrichon que son frère aîné était costaud, le gamin est dev'nu une charche pour le Léyon quand leur père est mort, d'autant plus que la mère a suivi son homme dans la fôsse⁽²⁵⁾ quéques mois plus tard. Le p'tit avait que cinq ans, et j' m'en ai occupé comme j'ai pu, passqu' i' m' faisait pitié le jeune-là. Plus tard, dev'nu homme, l'Ernesse a habité avec le Léyon dans la méson d' leurs parents, qu'était qu'une baraque en planches, comme vous savez.

L'Ernesse, c'était un poète qui parlait aux fleurs et aux arpes, qui sifflait avec les oiseaux, qui comprenait les chats quand i' miâvaient et les chiens quand i' bowaient⁽²⁶⁾. l' partait jamais bien loin de peur de pu retrouver son ch'min. Le Léyon le prenait des fois avec lui à la forche pour fére marcher le soufflet, mais l'Ernesse était un réveur et oubliait de pomper. Et pis un beau jour les affères d' la forche ont pu trop marché. Les temps étaient durs et les clients se f'saient rares. Et le Léyon passait beaucoup d' son temps à l'auberge, aussi yavait pu grand chose pour fére bouillir la marmite, vous comprenez. Tout aurait été plus facile pour le forgeron s'il avait pàs eu en charge l'Ernesse, une bouche à nourrir, une bouche en trop qu' i' se disait des fois, surtout la nuit quand il arrivait pàs à dormir. Le jour, quand i' tapait sur son fer, il oubliait les peutes⁽²⁷⁾ idées qui lui venaient en tête, mais ê rev'naient la nuit suivante, et il en avait honte.

Et pis un bel après-midi d'hiver, alors que le froid et le gel avaient tout durci et qu' i' zavaient pu qu'un crotion⁽²⁸⁾ d' pain sec à se partager, v'là qu' le Léyon dit à son frère : « Ernesse, habille-toi. On va aller dans la forêt chercher quéques branches mortes pour note poêle. Yen a presque pu et faudrait pàs qu'il en manque. » l' se l'est pàs fait dire deux fois, l'Ernesse, tant qu'il aimait partir dans les bois au bras d' son frère. C'était une longue trotte, mais pleine de surprises et d'émotions. En forêt, i' reconnaissait les odeurs des mousses et des feuilles mortes, les chants des oiseaux et toutes sortes d'autes bruits qu'il entendait mieux que tout l' monte. Bien embâllé dans sa pélérine, l'Ernesse attrapa le bras de son frère et les vlà partis.

Arrivés bien loin dans la forêt de Hesse, dans une grante clairière, le Léyon a aidé l'Ernesse à se mette assis sur un gros tock de bois⁽²⁹⁾ et lui a recommandé de l'attente pendant que lui, i' ramass'rait des branches tout autour. « Surtout bouge pàs d'ici ! qu'i' lui a dit comme ça. J' m'en vas fére un tas avec c' que j' troufe et on viendra demain le chercher avec la p'tite charrette. Reste bien là, t'entends ? » Et l'Ernesse de lui réponde : « J' t'entends, Léyon ! Et j' m'en vas fére comme d'habitude. J'ai pàs peur, je sais que t'es tout près. Quesse qui pourrait bien m'arriver quand j'es avec toua ? »

Et pendant que l'Ernesse se soulait tout doucement des bruits et des parfums d' la forêt, pendant qu'i se racontait mille histouâres de bêtes sauvages, de vent et d'étoiles, son frère cherchait alentour du mort bois qu' i rapportait pour en fére un bon tas. L'aveugle souriait, heureux, riant même des fois aux éclats tant les fariboles⁽³⁰⁾ qu'il inventait lui semblaient farces⁽³¹⁾.

L'Ernesse était assis sur son tock depuis longtemps quand tout d'un coup il a senti le frais autour de lui. Pour sûr que la nuit tombait doucement. Le temps commençait à lui éte long, et il entendait pu le bruit des branches que le Léyon traînait. Sans doute que sui-ci s'avait avancé plus loin au cœur d' la forêt pour en chercher d'autes. Alors il a app'lé son frère, au début pas trop fort, de peur de se fére r'monter les bretelles⁽³²⁾, surtout que le Léyon était pàs commôte les temps-ci. Mais il avait beau app'ler et app'ler encore, de plus en plus fort, personne lui répondait. Que fére ? L'Ernesse s'env'loppa bien commifô dans sa péléline et se mit à attente. Yavait rien d'aûte à fére, qu'i se disait. Il était sûr que le Léyon s'avait pàs perdu, vu qu' i connaissait la forêt de Hesse comme sa poche. I pouvait pàs éte loin et s'rait bientôt de retour, à lui dire de s' mette en route vers le villâche.

Quéque temps après, l'aveugle a entendu un pas s'approcher de lui. « Léyon, Léyon, c'est toi ? » qu' i s'écria, effrayé qu'il était tout d'un coup.

– Ho ! l'Ernesse, prend pas peur ! fit comme ça une voix qu' i reconnut tout d' suite comme celle du garte forestier, le père Charpentier. C'est moua, le garte. Mais dis ouâr, quesse te fais là assis sur ton tock, tout seul, à la nuit tombée, au beau miyeu d' la forêt ? Te t' s'rais pàs sauvé de chez toua sans rien dire à ton frère qui te cherche peut-éte à l' heure-ci ? Te t' s'rais pàs perdu en essayant de suife un liéfe ?

– Oh ! que non, pére Charpentier ! qu' i lui a répondu l'aveugle. Le Léyon m'a dit de me mette sur ce tock pendant qu' i ramassait du mort bois. Mon frère doit éte par là, vous l'auriez pàs vu par hasard ?

– Ya personne dans les pâatches, en tout cas personne qu'a deux pattes comme toua et moua. Allez, prends mon bras, j' m'en vas t' ram'ner à Hesse ! »

Quand mon Ernesse poussa la porte d' la baraque, son aîné l'a accueilli en faisant la proutche⁽³³⁾ et en brailant : « Ah ! Te v'là p'tit ratss⁽³⁴⁾ ! Et d'où essque te viens ? J' t'ai pourtant cherché pendant un bon moment et j'allais jusse repartir avec une lanterne. J' m'app'rêtai à aller d'mander au Dominique Louis de v'nir avec moua pour te chercher dans la forêt. Quesse qui t'a dong pris ? Te pouvais pàs rester sur ton tock et m'attente au lieu d'essayer de rattraper un écreuil qu'avait v'nu te dire bonjour ? Heureusement que le garte t'a trouvé, sinon te s'rais mort durant la nuit, froid comme i fait ! »

L'Ernesse répondit rien, pour pàs mette son frère en colère. I' roгна une vieille lèche de pain⁽³⁵⁾ et fila sans un mot sous le plumon⁽³⁶⁾. Les jours et les s'imènes qui ont suivi, pu personne a parlé de cette histouâre. Tout jusse un peu le Léyon, qui conseillait à son frère de bien fére attention quand i ziraient de nouveau ensempe en forêt. Quant on est aveugle, qu' i' disait, faut éte prudent pour deux !

Et v'là qu'un beau matin ensoleillé de printemps le forgeron claironne : « Allez l'Ernesse ! En route ! Passe ta péléline, i' fait encore un peu frais. J' t' emmène avec moua livrer une hache à un boqu'llon d'Abrière⁽³⁷⁾ qui m' l'a commandée. On en a pour la journée. On va prente par la forêt, vers Nitting et Barville⁽³⁸⁾, avant de rejointe la route, ça s'ra plus court. »

Vous pensez bien qu' le jeune homme s' l'a pàs fait dire deux fois ! Bâton en main, i' s'a accroché au bras d' son aîné et en route ... La promenade le rendait si heureux : le temps était doux, un p'tit vent lui caressait la figure, ses narines se remplissaient des goûts⁽³⁹⁾ d' la nature verdissante. Les deux hommes marchaient vite, l'un serré contre l'aûte, le plus jeune chantonnant. L'aveugle faisait confiance à son aîné qui savait où il allait.

Mais le diâpe avait rev'nu chatouiller le Léyon, qui s'était mis à s'enfoncer dans la forêt en direction de la grante forêt de Walche, prenant par Harsville et Troisfontaines⁽³⁸⁾, sans rien dire à l'Ernesse. Quand le soleil a été haut dans le ciel, le Léyon s'a arrêté et a dit : « Mettons-nous ouâr assis là sur la grosse branche morte que vlà. On va casser la croûte. J'ai une faim d' loup, pàs toi ? » En donnant à son frère une belle tranche de pain et un bocot d' lard cuit⁽⁴⁰⁾, i' lui dit encore : « Pendant que te manges, je vais reconnaîte le chemin devant nous. Bouge pàs surtout ! Rappelle-toi la dernière fois ... »

L'aveugle quitta pàs son siège. Il était bien trop occupé à savourer le câsse-croûte que son aîné lui avait donné, lui qui adorait le lard. Depuis le temps qu'il en avait pàs mangé ! Quand la dernière miette a été avalée, i' s'a allongé jusse à côté d' la branche et, en attendant le retour du Léyon, drapé dans sa péléline, moulu d' fatigue et soulé par l'air du printemps, il a fini par s'endormir.

C'est un bruit de course tout proche qui l'a tiré d' son sommeil, un lapin ou une belette sans doute. I' s'a levé aussi sec et a app'lé : « Léyon ! Léyon ! Oussque t'es ? Te m'entends ? Léyon ! » Pàs d' réponse ... Il app'la tant et tant qu' i' finit par pu aouâr de voix. Alors i' s'a mis à marcher dans tous les sens, allant vers la droite, vers la gauche, en avant, revenant sur ses pas, repartant, avançant les bras tendus pour éviter les troncs et les branches qui lui griffaient les mains et la figure, tombant, se

relevant. A un moment, fatigué par sa course et les nerfs en p'lote, i' s'a mis à couvotte⁽⁴¹⁾ contre un gros tronc d'arpe qu'i reconnut aussitôt comme étant un chêne, et i' s'a mis à pleurer comme un enfant abandonné. I' s'imaginait le Léyon perdu comme lui, en train d'app'ler à l'aide et de chercher son ch'min. I' devait éte bien loin ... Ah ! pour sûr qu'il était loin, le vrai de Léyon-là, j' vous l' dit moua, *nous assura la Mariette*, maudit Léyon qui v'nait d'abandonner son frère aveugle dans l'immense forêt de Walche ...

La brave femme serra les poings et continua ainsi : i' pleurait pu, l'Ernesse, i' s'avait fait à l'idée qu' i' s'avait perdu. Yavait peu d' chance que quelqu'un le troufe et le raméne chez lui, surtout que la nuit allait pàs tarder. Alors i' s'a dit comme ça qu'il allait reprente des forces, et que le lendemain i' finirait bien par rencontrer un garte, une cabane de charbonnier, une méson ou une route, p'téte même un villâche. Et alors i' s'a senti bien, en paix contre l'écorce du chêne, et pis il a grimpé dans l'arpe comme quand il était gamin. L'aveugle a bien vite trouvé une bonne place dans l'épaisse chev'lure du chêne, s'a installé sur une fourche et s'a entortillé dans sa larche péléline. I' sentait tomber la nuit et essayait de mette un nom sur tout c' qu'il entendait autour de lui.

Des bruits de pas se rapprochaient. Et si c'était le Léyon ? Prudent, l'Ernesse se dit qu'i valait mieux pàs bouger, surtout qu' i' venait de comprente que les pas venaient de plusieurs directions. Les mystérieux prom'neurs s'avaient rejoints au pied du chêne. L'Ernesse a pàs moufté⁽⁴²⁾, surtout qu' i' commençait d'aouâr la chtrouille. Oh ! Sâprelotte⁽⁴³⁾, qu' i' s'disait, et si c'était des vagabonds ? des bandits qui préparaient un mauvais coup ? des criminels qui se cachaient ? des karamagnas⁽⁴⁴⁾ qui s'app'rêtaient à fére rôtir un hérisson ? Fallait surtout pàs qu' i' soye déniché, au risque de perte la vie. L'aveugle commençait à aouâr la grilotte⁽⁴⁵⁾, surtout que les histouâres qu'il avait entendues dans les veillées lui revenaient, des celles qui parlaient de loups-garous, de sotrets et de hêkses⁽⁴⁶⁾, de bagnards en fuite, de pillards, d'assassins assoiffés de sang, de revenants et d'âmes en péne.

« Bonsoir grand maîte des ours !
– Bonsoir grand maîte des loups !
– Bonsoir grand maîte des r'nards ! »

Il en rev'nait pàs, l'Ernesse, là-haut dans les branches ! Il a ouvert ses oreilles grand comme des portes de granche et a écouté en faisant attention de pàs bouger.

« Grand maîte des ours, quèsse vous avez à nous dire de neuf l'année-ci ? qu' i' zont demandé les deux aûtes.

– Tout d'abord, i' faut nous féliciter d'aouâr le grand bonheur de nous r'trouver tous les trois, une fois l'an, dezous ce chêne sacré et de parler la langue des hommes. Comme le veut la coutume, je dois vous redire la plus merveilleuse des choses que j'ai appris au cours des derniers mois. Eh beng ! elle me vient d'une dame blanche que j'ai rencontrée dans la grotte du Saint Léon⁽⁴⁷⁾. Ê m'a dit qu'au printemps, ê rendait la vue qui leur manque aux humains égârés la nuit dans la forêt. A part ça, je sais pu rien de merveilleux, mais c'est déjà beaucoup ! J'en ai fini, alors je vous cède la parole, grand maîte des loups. »

L'Ernesse en croyait pàs ses oreilles. Esse qu'il était pàs en train de rêver les yeux ouverts ? Comme i' mourait d' faim et d' soif, pour sûr que son ventre vide et son imagination lui jouaient un tour. Pourvu que ses boyaux gargouillent pàs, qu' i' se disait, sinon i' s'rait démasqué, et alors gare à lui. Les bêtes-là le dévoreraient.

« C' que j' m'en vas vous raconter s'ra un peu plus long, mes chers amis, mais vous allez ouâr que c'est aussi très étonnant, qu' i' dit alors le maîte des loups. L'été dernier, comme i' faisait très chaud pendant que je courais dans la plaine, j'ai eu besoin de boire avant de retourner vers mon territoire dans la forêt de Dabo⁽³⁸⁾. A la nuit tombante, j'ai poussé jusqu'aux abords d'un villâche et, de loin, j'ai r'péré des fontaines. Normal'ment, à l'heure-ci, j'aurais dû y ouâr du monte pour les corvées d'eau, avec des seaux et des bidons. J'aurais dû ouâr des chvâs au gaïlloir⁽⁴⁸⁾ pour qu' i' s' reposent les pattes en rentrant des champs. Mais non, rien ! On voyait personne ! Alors j'ai poussé un peu en avant, sans bruit, vous savez bien comment qu' j'ai peur des hommes et d' leurs chiens qui s' lancent à mes trousses. Eh beng ! vous m' croirez p'téte pàs, les fontaines étaient à sec ... pàs une goutte d'eau, rien ! Et moua qu'avait la pépie ! J'étais pàs trop en péne, passqu'avec mon flair, je savais bien que j'en trouverais aûte part, de l'eau pour ma soif. J'ai mis ma truffe en l'air et j'ai schmecké⁽⁴⁹⁾ que là-bas, vers l'ouest, de l'aûte côté d' la colline, le vent avait comme des parfums de source. J'ai filé direct vers là-bas, vous pensez bien, et j'ai trouvé un énorme rocher avec une farce⁽³¹⁾ de forme, et là, au ras des pâqu'rettes, un mince filet d'eau qui gargouillait. J' m'ai rempli la panse, lapant et lapant sans pouvoir m'arrêter, tant l'eau-là était bonne. Le lendemain, j'ai retourné rôder autour du villâche sans eau, et

quesse j'ai vu ? Une procession de charrettes et de chars à bras qui s'en v'naient du villâche banjoindant⁽⁵⁰⁾, chargés de gros tonneaux qui débordaient d'eau. Et les gens sortaient des mésons avec des seaux, des cruches, des brocs, des bidons et des lessiveuses, et les remplissaient d'eau qu'on leur ameunait. Si les gens-là avaient su que de l'aûte côté d' la colline yavait une source, pour sûr que leur vie aurait été meilleure ! Mais pàs question que j'aïlle me fére étriper en allant leur annoncer la bonne nouvelle ! Et comment que j'aurais fait, je parle pàs la langue des hommes, à part aujourd'hui ... alors j'ai tourné le dos au villâche sans eau et je m'en ai allé en me disant que celui qui leur offrirait la source secrète serait pour sûr bien récompensé par les brâfes gens-là. Oualà, j'en ai fini, et vous voyez que l'histouâre-là est aussi merveilleuse que la celle du grand maîte des ours. Et vous, grand maîte des r'nards, quesse vous allez nous apprendre ? »

Là-haut, perché dans le chéne, l'Ernesse se pinçait les cuisses pour éte sûr qu'i rêvait pàs. Le renard a pàs répondu tout d' suite aux deux zaûtes, mais c'est sans doute passqu'il était malin. Pour sûr qu'i voulait que l'ours et le loup fassent bien attention à c' qu'il allait dire.

« Alors ? qui zont fait tout d'un coup enseme.

– Alors ... à force de courir de poulaïller en granche, je m'ai trouvé tout d'un coup sur les terres d'un grand seigneur, un d' la haute. Ah ! i' doit éte riche sui-là, suffit de ouâr le château qu'il a pour le comprente et tous les valets, les servantes et les domestiques qui dansent autour de lui, avec des Monsieur l' prince par ci et des Monsieur l' prince par là, n'en veux-ti n'en oualà, avec des courbettes et des tralalas. J'ai vite appris qu'il était malheureux comme un pou, le prince-là, rongé qu'il était par une mystérieuse maladie. Il avait tout essayé pour guérir : les méd'cins, les curés, les sorcières, les charlatans de tous poils, avec leurs purches, leurs orémousses⁽⁵¹⁾, leurs thés, leurs potions à avaler d'un schlouk⁽⁵²⁾ et leurs onguents à se schmïrer de partout⁽⁵³⁾. Rien n'y faisait ! Sa santé était perdue. Quesse que c'est pour une maladie que vous allez me demander ? Eh beng ! Croyez-moua si vous voulez, i' s' passe quéque chose d'inimaginâpe dans son château : chaque nuit, aux douze coups, une main aux doigts crochus sort de dezous le lit du prince et farfouille dans le crâne du malheureux qui hurle de terreur et de douleur. Et quand elle a bien feugné⁽⁵⁴⁾, la main-là, ê disparaît pour revenir le lendemain. Le prince est en train de dev'nir fou, qu' i' paraît. Pàs d' sang, pàs d' plaie, pas d' bleu, rien ! L'homme est comme possédé par un mauvais esprit qui fait qu' i' râmine⁽²⁰⁾ tout le long du jour et qu' i' dort pàs d' la nuit. Et pourtant, i' suffirait qu'un courageux chevalier parvienne jusqu'au château, armé d'une épée, et qu' i' tranche cette maudite main pour délivrer le prince. Je m' suis même laissé dire que le guérisseur empoch'rait une belle récompense. »

L'Ernesse se disait qu'il était pour sûr dev'nu fou tant il avait eu la frousse en se voyant perdu dans la forêt. Ou bien il était entré dans un monte mystérieux, comme ça lui arrivait quand il était tout piot⁽⁵⁵⁾ et qu'il écoutait, assis sur les genoux d' sa mémère, les histouâres de fées et de sotrets qu' ê lui racontait, la brafe femme. Si un jour i' redirait c' qu' i' v'nait d'entente là, pour sûr qu' on l'enfermerait à Lorquin⁽⁵⁶⁾. L'aveugle attendait la suite, en faisant bien attention de pàs bouger. S'agissait pàs qu'on le dénïche !

Les trois compères s'avaient félicité des bonnes et belles nouvelles qu' i' s'avaient confiées. Et pis i' zavaient encore un peu parlé des hommes et d' leurs travers, d' leur esprit tordu, d' leurs nombreux défauts et d' leurs vices. Pis i' s'avaient séparés en se jurant de se retrouver tous les trois au même endroit, à la même heure, dans un an, au treizième jour d' la lune de platine. Et i' zétaient partis, chacun d' son côté.

C'était trop d'émotions pour note Ernesse perché dans les branches du chéne, plotonné qu'il était dans sa grante pélérine. Dans le silence de la nouâre forêt, ses paupières ont tombé sur ses yeux malades et i' s'a endormi comme un nouveau-né.

Des gazouillis et la douce lumière du p'tit jour l'ont sorti de son lourd sommeil. Et v'là note homme qui cligne des yeux, ébloui. Nom d'une pipe ! Ya des branches autour de lui, pleines de petites pousses vert clair, et i' les voit ! Et des arpes partout oussqu'i tourne sa tête, et i' les voit aussi ! En bas, entre les mousses et les feuilles mortes, i' voit des p'tites fleurs perchées sur leur tige, des blanches, des jaunes, des violettes ! L'Ernesse s'a pincé pour sortir de son rêve, mais i' dormait pàs, il était bien réveillé, et, i' comprenait que, pour la première fous de sa vie, ses yeux voyaient la lumière et les couleurs. Sacrebleu ! l' voyait !

Alors, sui qui était pu aveugle a lancé sa pélérine sur le tapis de feuilles qu' i' voyait là en bas et a descendu tranquillement de son perchoir. Promenant ses doigts sur l'écorce du chéne, qu' i' savait éte ridée et rugueuse, l'Ernesse l'a longuement regardée et caressée. Et pis i' s'a mis à chanter de joie, en observant le monte autour de lui et en dévorant tout c' qu' i' voyait avec ses yeux gourmands et émerveillés. Alors la folie l'a pris et i' s'a mis à sauter comme un biki⁽⁵⁷⁾, à se rouler dans les mousses qui faisaient un beau tapis ; i' houpait⁽⁵⁸⁾ comme un possédé et touchait tout c' qu' i' l'entourait, les troncs, les branches, les p'tites feuilles, les ronces, la terre.

C'est seulement un bon moment après avoir compris que ses yeux étaient guéris qu' i' s' a rapp'lé tout c' qu'il avait entendu la veille, tout c' que les trois grands maîtres des animaux s'avaient raconté. L'ours avait donc dit vrai en parlant d' la dame blanche qui redonnait la vue, peussqu' i' voyait maintenant ! Le jeune homme voulait être sûr que son imagination lui avait pàs joué un tour. Essque les bêtes-là s'avaient rencontrées pour de vrai ? Pour ça, i' fallait qu' i' troufe le villâche oussque les fontaines avaient pu d'eau, selon le maître des loups. Et i' fallait aussi qu' i' troufe le château du seigneur qu'était tourmenté par la main diabolique, s'il en croyait le maître des renards.

Alors l'Ernesse a ramassé sa pèlerine, l'a ch'tée sur son épaule et, sautant et dansant, i' s'a mis en route sur le sentier qui passait jusse à côté du grand chêne.

(La suite vous sera présentée dans le Hesse-Infos N° 44 qui paraîtra en juillet 2013.)

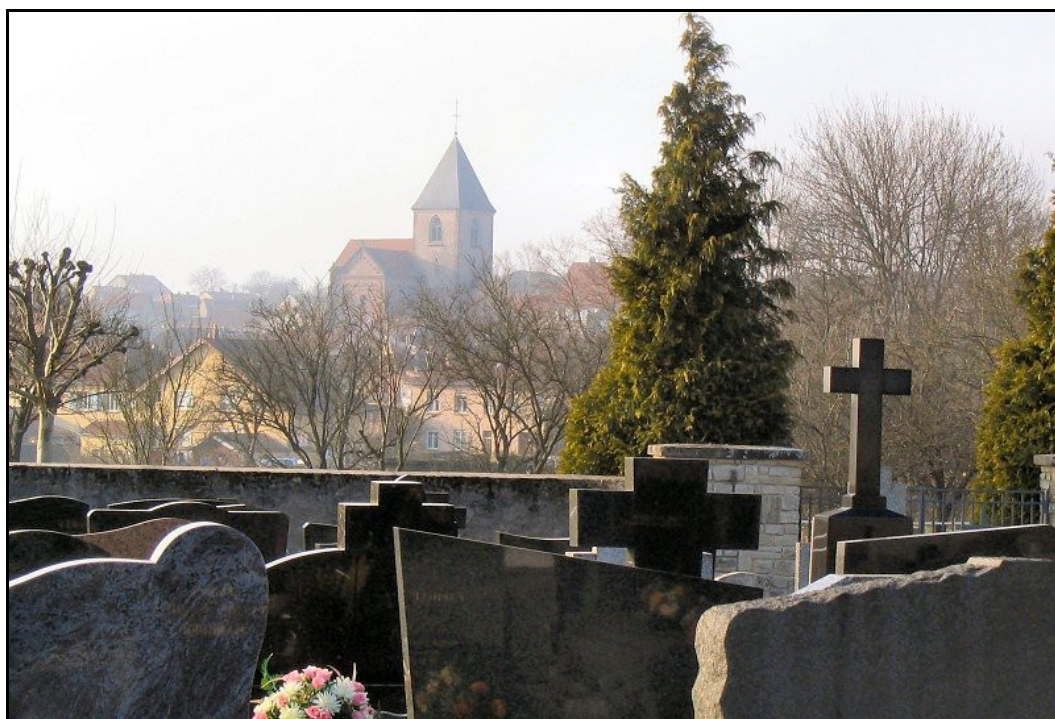
L'histoire dont je me suis inspirée est extraite du recueil intitulé « Contes et Légendes de Moselle », de Daniel Dubourg. Je l'ai largement modifiée et adaptée à l'environnement hessois. Les propos, en « parler hessois », sont prêtés à des personnages fictifs ... qui pourraient pourtant avoir vécu à Hesse !

Marie-Odile Zdravic

Notes

1. Nidreville : Niderviller, village de la proche région
2. Kalichpéry : lieu-dit du ban de Hesse, où s'élève de nos jours le cimetière
3. la goyotte : le bas de laine, les économies
4. le prince de Beauvau-Craon ; le château d'Haroué : le château des Beauvau-Craon, dit château d'Haroué, est un château du XVIII^e siècle situé dans le Saintois, au Sud de Nancy, département de la Meurthe-et-Moselle. Le premier prince de Beauvau-Craon était l'ami d'enfance du duc Léopold de Lorraine, le constructeur du château de Lunéville. Ce prince devint vice-roi de Toscane et grand Connétable de Lorraine. Le septième et dernier prince de cette famille, Marc de Beauvau-Craon, est décédé en 1982. Le château d'Haroué est aujourd'hui possédé et habité par ses descendants.
5. une sâprée carne : une sale bête (insulte)
6. namm ; namm ouâr : n'est-ce pas
7. le chnique : l'eau-de-vie
8. une pére : peut signifier « une paire », mais aussi « plusieurs »
9. un hékseu-schouss : un tour de reins
10. une topette : un petit pichet de vin
11. la chambre du fond : Le logis de la maison lorraine se composait de trois pièces en enfilade . Sur la rue, il y avait la « chambre de devant », dite aussi la « belle chambre », celle où l'on ne va que les jours de fête ou lorsqu'on reçoit des invités importants. La « chambre du fond » était la pièce à vivre, ainsi qu'une chambre à coucher. Entre les deux chambres, il y avait la cuisine, pièce souvent sans fenêtre, prenant un peu de jour par les portes vitrées des deux autres chambres.
12. ma grand grand-mère : mon arrière grand-mère
13. hékser : taquiner, embêter
14. les pelles : les poêles
15. des âties : des bêtises
16. Chnèquebèche - le bois des Danobre : le village voisin de Schneckenbusch. Lorsqu'on prend la route qui mène de Hesse à Schneckenbusch, à mi-chemin, on longe un bois nommé par les Hessois « bois des Danober », du nom de la famille à qui appartenait la ferme Jungforst accolée à ce bois.
17. la soyotte : la scie
18. les tournipsses : les betteraves fourragères
19. il était tânné : il était étendu
20. râminer : se plaindre, avoir des idées noires
21. le crâ, l'éguesse : le corbeau, la pie
22. jun : le mois de juin
23. le râce : l'enfant
24. le tóni : le taureau
25. la fôsse : la tombe
26. miâwer, bower : (le « w » se prononce « ou » comme à l'anglaise) miauler, aboyer
27. les peutes idées : les mauvaises et méchantes idées
28. le crotion d' pain : le bout du pain
29. le tock de bois : morceau d'un gros tronc de bois ou d'une souche

30. les fariboles : les histoires drôles
31. farce : drôle, amusant
32. se fère r'monter les bretelles : se faire gronder
33. la proutche : la grimace, la moue
34. un p'tit ratss : une personne petite, courte
35. une lèche de pain : une grande et fine tranche de pain
36. le plumon : l'édredon de plumes
37. un boqu'llon d'Abrière : un bûcheron d'Abreschviller, village de la région
38. Nitting et Barville ; Harsville et Troisfontaines ; la grante forêt de Walche ; la forêt de Dabo : les forêts de Hesse, Nitting, Barville, Hartzviller, Troisfontaines, Abreschviller, Walscheid, Dabo (et bien d'autres communes) forment un immense massif forestier.
39. des goûts : des odeurs
40. un bocot d' lard : un bout de lard
41. à couvotte : accroupi
42. moufter : répondre, réagir
43. Sâprelotte : Sapristi
44. des karamagnas : des bohémiens
45. ouâr la grilotte : avoir la tremblote
46. des sotrets ; des hèkses : des sortes de farfadets ou lutins ; des sorcières
47. la grotte du Saint Léon : cette grotte est située sur le territoire de la commune de Walscheid, près de la chapelle du même nom. C'est la plus importante cavité naturelle de tout l'Est de la France, avec une profondeur de 32 mètres, une largeur de 24 mètres et une hauteur de 8 mètres.
48. J'aurais dû ouâr des chvâs au gaïlloir : j'aurais dû voir des chevaux dans le guéoir, qui est une construction en pierre située à proximité d'une arrivée d'eau, disposant d'une faible retenue d'eau et destinée au conditionnement des pattes des chevaux après les travaux agricoles.
49. schmecker : sentir, renifler
50. le villâche banjoindant : le village voisin
51. des orémousses : des prières
52. un schlouk : une gorgée
53. se schmïrer de partout : s'enduire tout le corps
54. feugner : fouiller
55. piot : petit
56. on l'enfermerait à Lorquin : Lorquin est un village voisin de Hesse, où existe un hôpital psychiatrique
57. un biki : un agneau ou un chevreau
58. houpsen : sauter, danser de façon comique



le cimetière de Hesse, sis au lieu-dit « Kalichpéry »